

CATEGORIE « NOUVELLES »

1^{ere}

L'arbre, l'homme et le chien

Par Agnès Hugues

Il l'a vu arriver au loin. Avant cela, il a entendu les cris. Ceux de la femme et ceux de l'homme. C'était à l'heure où il faisait brun, où les hommes sont censés rentrer dans leurs maisons pour laisser la nature respirer, où la fraîcheur tombe enfin et ranime les arbres. En ce mois d'août brûlant, sur cette plaine sèche, l'arbre en avait bien besoin. Ses vieilles branches fatiguées ne portaient plus guère de feuilles. Il survivait sur le sol aride et dur, crevassé, jonché de pierres, depuis trop d'années. Des genêts parfumaient l'air le long de la route, des cerisiers donnaient encore des fruits au-delà du chemin de terre. Et autour d'eux, des herbes jaunes, des ronces, des buissons piquants, des fleurs sauvages, dites mauvaises.



Mais ce soir-là l'arbre n'avait pas eu le repos mérité après cette longue journée dans la fournaise. Il avait entendu des cris provenant de la maison de l'Est. L'homme et la femme étaient sortis et ils avaient fracassé le silence qui précède la nuit. Ils avaient vociféré des minutes durant, avec de grands gestes et de chaudes larmes. Puis la femme était rentrée en claquant la porte de bois, laissant l'homme pleurer dehors. Presque seul. Le chien l'accompagnait. L'arbre les apercevait derrière la haie de buis. Il entendait leurs pas crisser sur les graviers. Le chien s'était mis à remuer la queue quand l'homme avait ramassé la corde noueuse qui traînait au sol et à laquelle le chien était parfois attaché. L'animal avait suivi l'homme gaiement, sans se douter tandis que l'arbre savait déjà. Il sentait le drame qui se jouait à la maison de l'Est. Les arbres voient ces choses-là, les choses invisibles. Et ils souffrent en silence.

Pourquoi l'homme l'a-t-il choisi, lui ?

N'a-t-il pas senti sa lassitude ?

Il a marché depuis la maison, sa corde vaguement enroulée autour de son bras, ses larmes roulant sur ses joues, le chien trotinant à quelques pas de lui. Les autres ont prévenu l'arbre. Eux aussi ont senti la détresse de l'homme ; c'est qu'ils le connaissent bien. Cela fait plusieurs années que l'homme vit au milieu d'eux mais il ne sait pas qu'ils écoutent. La nature écoute les hommes mais sans réciprocité. L'homme mange les fruits de ces arbres, enfonce des clous dans la chair de leurs branches pour construire des cabanes aux petits d'homme, tronçonne ces mêmes branches quand elles lui font trop d'ombre; il les laisse souffrir de la soif sous le soleil de plomb.

L'homme a erré un moment dans le champ. Bien qu'il fasse presque noir, les créatures de la nuit n'avaient pas osé se lever. Elles sentaient le mal grandir en l'homme, le désespoir et la peur propageant leur puanteur tout autour de lui. La plaine était immobile. Elle attendait que quelque chose de terrifiant mais d'inévitable se passe.

L'homme avait une tignasse brune et folle. Ses yeux n'étaient ni de jade ni d'ambre. Ils avaient dû être beaux sous les longs cils noirs. Mais dans l'ombre ils disaient toute sa tristesse et sa perte. Qu'avait-il perdu au juste ? L'espoir ? La raison ?

Il s'est arrêté devant un cognassier qu'il dû juger suffisamment costaud. Il fit un nœud coulant de la corde avant de la lancer dans l'arbre. Il tira de toutes ses forces sur les deux extrémités de la corde comme pour juger de la solidité de la branche. Celle-ci céda. Elle se rompit dans un craquement sinistre, tombant sur l'homme et lui blessant l'oreille. Il se releva péniblement. L'arbre entendit non seulement la douleur de l'homme mais aussi celle de sa victime, qu'il venait d'amputer d'un membre. L'homme et les arbres pleuraient. La plaine compatissait avec eux. Son cœur cognait fort dans sa poitrine et résonnait dans l'air. Des battements assourdissants qui semblaient comme des ondes sur l'encre noire du ciel, remuant tous les êtres vivants au-dessous. Tous, sauf les hommes qui ne percevaient pas les choses invisibles.

Le chien se rapprocha finalement de l'homme vacillant. L'homme s'agenouilla pour le prendre par le cou et se serrer contre lui, laissant faiblir sa volonté, oubliant un instant ses raisons d'être là, sa peine et sa peur, ses manques et ses regrets, ses échecs et ses doutes. Il repensa à la femme dans la maison de l'Est, qui s'était probablement assoupie, les yeux rougis et bouffis, sur l'oreiller humide. Il repensa aux petits d'homme dans la chambre d'à côté, dont un si petit, à peine aussi haut qu'un arbrisseau, probablement endormi son pouce dans sa bouche.

Néanmoins la flamme pâle dans le regard de l'homme finit par s'éteindre et il lâcha le chien. Il reprit la corde en mains et chercha autour de lui. Ses yeux fous se posèrent sur l'arbre et ne le quittèrent plus. L'arbre devinait son ombre marcher vers lui d'un pas si décidé qu'il sut qu'il ne reculerait plus.

L'homme au visage ravagé par le chagrin s'arrêta devant lui pour enrouler la corde autour d'une des branches basses. Ses larmes avaient cessé. Sa bouche entrouverte tremblait autant que les mains qui passaient le nœud coulant autour de son cou. Il s'agenouilla lentement dans la terre au pied du vieux tronc sec, l'extrémité de la corde dans ses mains, la tête penchée en avant.

L'arbre aurait aimé l'entourer de ses bras, le bercer doucement jusqu'à effacer cette souffrance qui suintait par tous les pores de sa peau d'homme. La plaine autour d'eux restait étrangement discrète. Elle écoutait les choses invisibles. Les arbres les communiquaient aux herbes, qui les faisaient onduler jusqu'au moindre grain de poussière, qui s'envolaient les porter aux végétaux et animaux alentour. Chacun savait et bruissait doucement en écho à la mort rôdant sur la campagne.

Alors l'homme tira fermement sur la corde, d'un coup aussi sec que le bois dans son dos. Sa tête se redressa un instant et le nœud fit son œuvre, serrant et marquant la peau de son cou, empêchant l'air de la plaine de pénétrer jusqu'à ses poumons, asséchant ses lèvres, exorbitant ses yeux injectés de sang.

La plaine retint son souffle tandis que l'homme, lui, exhalait son dernier. Le chien qui s'était éloigné le sentit lui aussi. Il avança timidement vers le corps gisant, le flaira, lui lécha le visage. Il s'assit ensuite à ses pieds et se mit à hurler sous l'orbe du ciel étoilé. La plaine toute entière hurla avec lui.

L'arbre frémit. Il ployait sur le corps et le chien, leur faisait une cape de son maigre feuillage jauni pour les protéger de la fraîcheur qui tombait à présent. De sa respiration lente, il tentait

d'apaiser la bête. Seuls les hommes alentours restaient sourds aux plaintes du chien, qui se prolongèrent tard cette nuit-là.

Le point du jour arriva en même temps que l'homme qui vivait à l'Ouest. Le chien repartit la queue basse vers la maison de l'Est. L'homme arrêta son engin sur le chemin de terre, non loin de l'arbre et plissa les yeux. Il descendit lentement et fit quelques pas en direction de lui. Il avisa le corps à ses racines. Agenouillé, la tête retombée vers le sol, le nœud ciselant la peau du cou, les bras le long du corps. Si l'homme avait soulevé cette tête, il aurait tout vu : le sang séché sous l'oreille et sur la gorge, les sillons laissés par les larmes sur les joues, les yeux ouverts exorbités, la couleur de la peau morte. Mais l'homme ne souleva pas cette tête, pas plus qu'il ne s'en approcha davantage. Il remonta bien vite dans son engin, le Diable aux troussees. Car de cela il était sûr : en ce matin baigné d'une lumière orangée, il avait rencontré l'œuvre du Diable.

A partir de cet instant, ce fut un défilé d'hommes marchant sur la plaine. Un premier qui pleura en reconnaissant l'homme ; puis des hommes vêtus de rouge, de bleu. L'arbre souffrait. Il aurait voulu protéger le corps et chasser ces intrus à coup de branches, les faire tomber en glissant ses racines entre leurs pieds, en soufflant un vent violent qui aurait fait tourbillonner la terre autour d'eux. Mais il n'était qu'un arbre. Aussi assista-t-il, impuissant, à la levée du corps.

Plus tard, il ne put qu'observer de loin la douleur s'abattre sur la maison de l'Est. Le défilé d'hommes se poursuivait là-bas. Il y eu de nouveaux cris, de nouvelles larmes. Les visites se succédèrent plusieurs jours durant. Il ne voyait plus les petits d'homme courir devant la maison, n'entendait plus de bruits le soir. Une lumière solitaire restait toute la nuit dans la maison, telle un phare pour de possibles vaisseaux fantômes errants sur la plaine sèche. La vie nocturne y avait repris. Tous continuaient cependant de se chuchoter les choses invisibles.

L'arbre sentait encore l'odeur de la mort flotter sur ses branchages et les cailloux à son pied. Il savait qu'aucune pluie ne viendrait les laver avant plusieurs semaines. Le chien n'était revenu qu'une seule fois renifler ces odeurs, avant de s'en retourner définitivement.

C'est au crépuscule du septième jour que l'arbre reçut la visite qu'il attendait. Celle de la petite d'homme de la maison de l'Est, accompagnée par la vieille femme d'en face. La petite d'homme était plus grande qu'un buisson, aussi blonde que les hautes herbes de la prairie et aussi frêle qu'une tige de lavande. Elle avançait, sa petite main blanche glissée dans celle, froissée et tâchée de brun de la vieille.

Le regard de la petite était vif mais craintif. Celui de la vieille était usé mais calme. La petite avait de grands yeux bleus au milieu d'un petit visage velouté, pâle et lisse. La face de la vieille était tellement ridée que ses yeux délavés s'étiraient vers ses oreilles, ses paupières leurs tombaient dessus ; ses lèvres craquelées disparaissaient dans des plis burinés par une vie au soleil. Elle était à peine plus grande que la petite, à peine plus épaisse, ses cheveux encore plus clairs, toute couleur ayant refusé depuis longtemps de les teinter. Il ne restait que des fils blancs parsemés sur une tête rabougrie. L'arbre se dit que s'il avait été un homme, il aurait ressemblé à cette vieille : un être déclinant, ratatiné et émacié. Toute eau semblait avoir déserté leurs deux corps pour ne laisser qu'une enveloppe rêche et craquelée.

Elles s'arrêtèrent à deux pas de l'arbre et la vieille se tourna vers la petite :

« C'est ici. »

La petite d'homme fixa l'arbre, des larmes au coin des yeux, comme suspendues, qui refusaient de déborder et de rouler sur ses joues, formant ainsi deux minuscules lacs au bord des cils. Elle hésitait, sous le regard bienveillant et patient des deux vieux êtres. L'arbre sentait rayonner autour de lui, non plus seulement la mort, la souffrance et l'effroi, mais également la vie, l'amour et le pardon.

La vieille femme guida la petite au plus près de l'arbre ; elle glissa ses maigres bras autour du tronc, baissant sa tête cabossée pour éviter une branche, puis appuya son torse osseux contre le bois tordu. La petite l'imita bientôt, enroulant à son tour sa petite carcasse, nouant ses bras avec ceux de la vieille, abandonnant sa peine et sa peur à l'heure où il fait brun.

L'arbre ressentit alors la chaleur de leur sang, les battements de leur cœur, la faible pression de leur chair sur son écorce, l'humidité et le sel sur les joues de la petite, qui, enfin, les laissait s'échapper. La vieille murmurait des paroles incompréhensibles à l'oreille mais que l'arbre entendait. Les prières de la vieille, les pensées de la petite, tout lui apparaissait clairement. Il se mit à respirer plus fort, au fur et à mesure que la douceur et la force de ces bouts de femme s'insinuaient sous sa peau, dans ses veines et en son cœur. Il se mit à rayonner largement au-dessus de la campagne, propageant son chant de vie aux autres arbres et autres habitants de la plaine, tel une ondulation, un rythme lent et puissant, ravivant la flamme éteinte sept croissants de lune plus tôt.

Il sut alors que peut-être, parmi ces hommes, certains savaient écouter et comprendre les choses invisibles.

2ème

Message reçu

Par Brigitte Winspeare

« Hé là, Homme! M'entends-tu ? Tu te crois bien évolué parce que tu m'as enlevée du tronc avant de t'asseoir. Or, j'ai bien valdingué quand tu m'as balayée d'un revers de main ! Je viens tout juste de retrouver mes repères. Sache que j'étais là bien avant toi, et qu'après ton départ, je serai toujours là à oeuvrer avec mes sœurs à collecter tes miettes.

Tu crois diriger la Terre, Homme, et tu t'inquiètes du dérèglement climatique. Tu ramasses quelques déchets dans le parc avant d'enfourcher ton vélo pour rentrer déguster ta soupe aux légumes locaux. Tu critiques ceux qui ont un jacuzzi et ont bétonné leur jardin d'accueil pour y garer leur 4X4, mais te rends-tu compte de ton impuissance ? A l'échelle de la Création, tu n'as pas plus d'importance qu'un pet de fourmi. La Terre continuera de tourner, avec ou sans fourmi, avec ou sans humains. Oublie-toi et ouvre les yeux et les oreilles.

Ecarte-toi quelques minutes de tes amis et prends le sentier bordé de pins qui s'enfonce dans le bois, seul. Sois attentif à ta respiration. Vivre, c'est ça, rien que ça et tout ça. »



Joseph enleva son casque et éteignit sa machine, son invention. Ce discours qu'il était parvenu à capter et à traduire était une prouesse, le fruit d'un long travail technique, et sa première pensée fut pour le prestige puis la gloire qu'il en retirerait. Le premier au monde, il mettait à la portée des humains la pensée d'un insecte. L'article scientifique qu'il publierait lui assurerait la reconnaissance de ses pairs. Il serait invité à des conférences et à des tables

rondes. Il deviendrait une référence incontournable. S'ensuivraient des studios de radios et des plateaux de télévision, et peut-être même qu'il écrirait une œuvre grand public...

Puis, sa réflexion prit une autre tournure. Tout en se préparant un thé, il essaya de comprendre la portée que ce message avait pour lui, « sois attentif à ta respiration... ». Vivait-il, vraiment ? Il tenta de se souvenir de quand datait sa dernière balade dans la nature sans instruments, libre, à sentir l'air sur sa peau. C'est vrai, lui au moins sortait de temps en temps de son laboratoire. Et il pensa à ses concitoyens, pris entre le travail, la voiture, les courses et les loisirs, toujours pressés par le temps et les tâches. Grâce à son invention, il les éduquerait à plus de respect et d'empathie envers la nature. Il serait leur nouveau missionnaire. Ce serait gagnant-gagnant ! L'oeuvre d'une vie !

Il semblait que sa voie était dorénavant toute tracée, celle de poursuivre ses promenades et de multiplier les enregistrements, de les partager par tous les moyens et sur tous les réseaux possibles, de multiplier les interventions... mais après ? Les humains seraient-ils plus respectueux ? Pourraient-ils éviter la multiplication des catastrophes naturelles ?

Il s'aperçut que ses mains tremblaient et s'assit. C'était quand même incroyable ! La nature avait une voix, il avait entendu cette voix, une voix, une des milliards de voix du Vivant. Une fourmi lui avait parlé, à lui. C'était un premier pas sur la voie de l'appivoisement. Il eut une envie fugace de la retrouver, d'approfondir sa connaissance. C'était évidemment impossible. Un élan d'enthousiasme s'empara de lui. Il mit un morceau de bossa nova, son préféré, Aguas de Marçó de Stan Getz et João Gilberto, très fort, et dansa.

« C'est le bois du vent, une chute de la falaise... C'est la pluie battante, c'est le discours de la rive... »

Alors qu'il dansait, un bruit sourd se fit entendre, comme si un camion avait percuté le mur du bâtiment, et une terrible secousse le projeta à terre. Affolé, il n'osait se relever. Après quelques minutes, il écarta la poussière qui était tombée sur son visage, et regarda une, puis deux, puis trois fourmis s'enfuir par un trou dans la plinthe.

CATEGORIE « FORMATS COURTS »

1er

Terre Api

Par Hugues Coutineau

Dans ce petit pays, a failli mourir toute la population
Par l'absence de fruits et légumes, sans pollinisation
Plus une abeille, plus un insecte pour la fécondation.
Aux traitements chimiques coupables d'extermination
S'ajoutent aussi les effets dévastateurs de la pollution.
Impossible d'acheter des aliments issus d'importation,
Les pays voisins constatant également leur extinction.
Il devenait urgent de remédier par d'efficaces solutions.
On posa à l'Intelligence Artificielle quelques questions,
Qui révéla dans ses réponses son alliance et corruption
Avec les firmes multinationales dites de phyto-protection,
Et accusa surtout les frelons asiatiques de la décimation,
Contre lesquels il faudrait encore traiter au « Parathion »!



C'est à l'école primaire que les enfants de la grande section
Suite à une absence massive à cause de graves intoxications,
A l'aide de leur maître, s'employèrent avec tant d'implication
A publier les bonnes pratiques pour le retour et la protection
Des butineurs, en exigeant l'arrêt définitif des pulvérisations.
Les chefs de village décrétèrent aussitôt les interdictions.
La classe demanda à Ruslan, élève géorgien en migration
D'importer des reines du Caucase résistant à la pollution.
Les familles installèrent des ruches dans les plantations
Et jardins, chaque enfant parraina une ruche par conviction
Vulgarisant son intérêt et devant en assurer la bonne gestion.
Paysans, jardiniers d'abord septiques face à cette révolution,
Sitôt, constatèrent dans leurs récoltes une telle profusion,
Que tout le monde comprit l'importance sans exception
Qu'il fallait poursuivre sans nulle crainte toutes ces actions.
La pléthore de miel a aussi été un édulcorant des relations
Entre les habitants, qu'on assista à une réelle réconciliation.
Envers la nature, l'empathie était-elle née de la compassion ?
Des fêtes de l'apiculture, conférences sur la préservation
De la biodiversité, ont convaincu et forcé l'admiration
Des provinces voisines entraînant une telle exultation.
Le pays s'enrichit par l'explosion de ses exportations
De denrées et de semences paysannes de sélection...

Quand les adultes sont incapables d'assurer la protection
De la vie, alors faisons confiance à la jeune génération
Pour rectifier les erreurs commises et la dévastation.

Ruslan est élu Président de « Terre Api-Association ».
« Don't worry, be Api » est depuis chanté à l'unisson
Et l'écologie est le principal pilier de l'éducation...
A ces jeunes éco-réalistes, « Merci et Félicitations ! »

2ème

Harmonie Universelle : Une Ode à la Nature et à l'Empathie

Par Noémie Marchisio

Dans la symphonie des saisons,
Chaque murmure de la nature résonne à foison,
Dans les yeux des arbres, de fleurs en fleurs,
Se cache un langage, un appel en douceur.
Tandis que les rivières chantent leur mélodie fluide,
Les oiseaux dansent dans l'éther lucide,

Les montagnes veillent, majestueuses gardiennes,
Témoins silencieux des âges et de leurs peines.



Écoutons les chuchotements du vent,
Les histoires que racontent les éléments,

Dans chaque souffle, dans chaque battement de cœur,
Une voix, un écho, une histoire qui nous effleure.

Dans les yeux des animaux, une sagesse ancienne,
Un regard qui nous défie, qui nous entraîne,
Dans un monde où l'empathie devient notre guide,
Où chaque être vivant mérite notre considération intrépide.

Dans les bosquets secrets et les clairières cachées,
Les murmures du vent nous invitent à rêver.
Les arbres dressent leurs branches vers le ciel,
Leur sagesse millénaire raconte un merveilleux récit éternel.
Les fleurs épanouies dansent avec grâce,

Leurs pétales colorés emplis d'audace.
Les rossignols chantent leur douce mélodie,
Un écho harmonieux qui fait pétiller la vie.

Et les loups qui murmurent leurs secrets à la lune,
Accompagnés des arbres qui chuchotent dans l'air en brume,
Les plantes offrent leurs feuillages aux vents,
Dans ce ballet où tout être vit intensément.
Et pensons aux cultures lointaines, aux traditions profondes,
Où l'homme et la nature s'unissent en ronde,
Nous apprenant l'art de l'harmonie,
Où chacun trouve sa place, sa mélodie.

Dans ce grand théâtre de la vie qui s'étend,

Nous sommes les acteurs d'un monde grandissant,
Où l'empathie est la clé, le fil d'or,
Tissant des liens qui dureront encore et encore.
Alors respectons chaque être, petit ou grand,
Dans ce vaste écosystème où nous sommes tous enfants.
Écoutons leur voix, leur cri silencieux,
Et devenons les gardiens de ce monde précieux.

Car dans chaque souffle de vent, chaque rayon de soleil,
Se cache un message, un appel au réveil.

Embrassons la nature, avec amour et respect,
Puisque c'est dans cette union que réside notre effet.
Chaque brin d'herbe sous nos pas délicats,

Chaque étoile scintillante dans la nuit qui bat,
Nous rappelle que nous sommes tous liés,

Dans cette grande toile de vie tissée.

Et rappelons-nous que dans l'humour subtil de la nature, nous trouvons,
Des leçons d'humilité, des trésors enfouis profond,
Rire avec les écureuils, danser avec les arbres ancêtres,
C'est là où se trouve la véritable essence de notre être.
Alors embrassons ce lien indéfectible,

Avec tout ce qui vit, respire et sensible,
Car dans cette communion, nous trouvons la paix,
Et dans cette empathie, nous trouvons notre voie tracée

MENTION ENFANT

Empathie avec les plantes

Par Elisa Gomez (CM2)

